

LILYANE BEAUQUEL

**AVANT
LE SILENCE
DES FORÊTS**

roman

nrf

GALLIMARD

AVANT LE SILENCE DES FORÊTS

LILYANE BEAUQUEL

AVANT LE SILENCE
DES FORÊTS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

*À ma grand-mère, Anna Lalloz, qui m'a
appris les grandes et petites choses.*

*Ich weiß nicht was soll es bedeuten,
Daß ich so traurig bin;
Ein Märchen aus uralten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.*

Je ne sais ce que cela veut dire
Si grande est ma tristesse ;
Une histoire des temps anciens
Ne quitte pas mon esprit.

La Lorelei,
Heinrich HEINE

Mon sang s'est répandu, il a emporté toutes mes forces, mais je veux dire comment je tente encore, dans l'écrin des fleurs piétinées, tel le bleu du bleu, le vert du vert, comment je retiens les mots inscrits au bord déchiré de mon cerveau alors qu'autour les soldats avancent, tirés par des dogues, l'écume aux dents, me cherchant, ne voulant que ma carcasse.

Les mots, mes choses, je les tiens, tout petits, dans la clarté du jour, je les rappelle quand ils s'éloignent, je ne sais plus ce qu'ils veulent dire. Ils semblent ployer plus que moi, mais je veux dire encore, je veux les prendre par les bras ces derniers petits mots. Ils me fuient, ils me rendent damné, mais, pour une seconde à peine, une seconde encore à moi donnée, je les veux là, au creux de ma main, et je les insulte s'ils se font moins chair. Revenez, donnez-moi cette patience des charpentiers travaillant pour offrir un toit, dites-moi ce que font Otto, Nathan et Heinrich, mes amis, dites-moi ce qui est vrai : la brise et la trace du chat dans la ruelle, le frémissement de la branche dans le matin peu hâté de se lever là-bas. C'est un dimanche ? Dites-moi ces mots plus vivants que les battements de mon cœur car je n'aimerais obéir qu'aux ordres d'un enfant agitant vers moi ses jouets rouges, et n'entendre que les grelots de l'âne pour la promenade ; j'aimerais tenir pour le bambin l'échelle où accrocher le panier de fruits du verger éclatant et m'assoupir

enfin dans les berceuses des grands-mères ne voulant que notre bonheur.

Pardonnez-moi : nous ne sommes déjà plus ici, à nous entendre et nous parler, dans le cyclone où l'on se noie. Pourtant dites-moi encore la splendeur quand nous rêvions, au minuit de l'été, qu'un grand bain nous faisait succomber de bonheur, dans le cadeau sans destinataire des étoiles !

Mais je dois m'en tenir à cet élan dernier, cette énergie minuscule, la prendre dans ma main, l'abriter, la regarder dans sa disparition, saisir le mot ultime : je veux dire la dernière pensée, je veux dire l'émotion et le supplice qu'aucune force extérieure n'éluamera, je veux dire la douleur sans défaut.

Voilà ma conscience accroupie. Les mots se redressent un peu, les mots pâles, noirs maintenant dans l'ébène. Accomplis. J'aurais voulu le dernier mot. Il est démantelé...

boue

La pluie est la loi du monde et je suis, avec tous, cette pierre du fond des rivières, dans la boue, et je glisse, et glissent encore plus bas les camarades chargés du barda. Derrière moi, un pousse et ne sait plus vers quoi il court. Nulle main ne nous retient, livrés à notre propre poids, sans nom, qui a prédit que nous serions ce consentement ? Nous le disons à chaque pas et chaque faux pas, nous le disons de nos regards de fauves ou d'enfants : nous sommes là parce que la bouche d'un fusil s'ouvre de toutes parts et nos chefs feront de nos dos de nouvelles cibles si nous fuyons... J'ai les pieds plus lourds qu'un cheval mort, avec vous tous, bouches et gueules de poudre, de gaz et de suppression d'âme avant la chair, alors à quoi bon prendre le mors aux dents et nous révolter ? Tenir par l'épaule l'ami tombé fait plus mal que notre propre peine...

Nous sortons de la tranchée, le ciel bascule dans les premières brumes du matin, rien n'ose se mouvoir autour de nous, nos pas font trembler le sol, Otto, Nathan, Heinrich et moi Simon : ce que nous sommes, ce que nous avons été et ce que nous serons est dans la fragilité de maintenant et devient, malgré nous, le risque que nous devons accepter.

Accroupi sous les tirs d'obus, je me retourne : les visages

hagards, la terre en convulsion. La fatigue, cette bête sur les reins, nous abat sur les morceaux de chair, avec les rats, rois de cet univers, puis le tassement dans un boyau, les autres soudain absents, le ciel sans couleur, les prières inopérantes, le soleil sans condoléances. Reste à attendre, effondrés contre le mur de la tranchée.

La vérité est qu'il n'y a pas de fin, il y a juste l'arrachement de soi à soi, le vent et son repos, la cloche suspendue à son prochain quart d'heure, dans la hauteur invisible du clocher, trop de bêtes ensommeillées dans les couloirs des eaux usées et la détresse de l'âne Oskar à faire, malade, quelques gouttes d'urine quand il nous porte la cantine.

La jeune fille de notre cœur, son rire aux bals de l'été, son corps dévoilé, ce désir d'agenouillement devant lui, ce supplice du manque, nous n'avons plus qu'un sursaut à nous le rappeler et nous apprenons à le repousser.

Et, j'ai honte de le dire, Anke, ses frôlements à ma hanche sont un éclat de joie que je ne comprends plus.

Un oiseau passe, cette rareté fait un arc de désaccord avec ce que nous devenons. Venus de si loin et maintenant si près, soldats, je regarde vos nez et vos fronts, vos paupières abaissées : que s'égrènent les visages et la faune et la flore et les objets dont votre mémoire est pleine, que la lueur se propage, cette forge rallumée qui apporte le passé et le présent, plus difficiles à dessiner qu'une étoile ! Les noces et les deuils, les fêtes de famille, les petits plats dans les grands, les semailles de bruits d'enfance, ce flamboiement intérieur et, si loin, si près, les battements dans votre poitrine, et la grande mémoire. L'illusion d'une frontière, la victoire fantôme ? Bientôt nous serons bienheureux, sans plus de besoins, et nous aurons basculé de l'autre côté.

Nous sommes encore là un temps, avec nos cuirs, nos ombres de tissus, nos lambeaux d'âmes, nous poussant au

cul l'un après l'autre, familiers des gestes d'accommodement avec la catastrophe, un pas en avant, un pas en arrière, sans gain autre que l'occupation d'une ligne de fossés, artisans, dans ce labeur d'enfer, sans étonnement aucun, acceptant les gros titres, « leçon donnée à l'ennemi », « vaillante attaque », dans ces journaux lus par nos familles avec la crédulité bien entamée des cuisines de campagne.

Le temps ne passe pas vite, l'eau n'est plus souvent claire, la forêt est à terre, le soleil fait encore son travail, ignorant du déni de sa belle clarté, cela semble si normal.

Alors, avec cette énergie d'hommes que rien n'arrête — Dieu que nous sommes bêtes ! — nous organisons nos nichoirs de ciment dans la rondeur de la terre. Nous aimons ce vin qu'on crachait aux premiers temps et nous sentons bien moins les vermines courir sous la chemise. Le froid, quand il consent enfin à être moins mordant, nous l'aimerions presque. Nous crevons d'un coup de poing le sac de nourriture, indifférents à la justice de la répartition. Je ne sais quel prix nous allons payer, prière de l'insérer.

Avançons. Le ciel de mercure déplie sa page et laisse rouler les hommes au fond du trou. Un pied dans une botte, l'autre dans la fange qui mange nos guenilles, nous nous dispersons, sérieux comme des statues. La guerre nous tourne et nous retourne dans la terre, et, le plus souvent, nous garde et fait de nous sa nouvelle matière, et nul d'entre nous ne croit encore aux gentilles dévotions comme boucliers de premier combat, ou que plus tôt viendra la fin, avec la réconciliation, ce printemps d'évidence. Nous ne levons même plus la tête, les grands mots sont comme nos noms, un jour personne ne les prononcera plus.

paysage

Les premières sensations en France restent gravées dans mon cœur. Les plaines et les vallons pimpants sortent d'un baluchon dénoué dans l'instant et poussent gentiment leurs perspectives vers les clochers et les villages. La lumière vient de partout, sans lever de soleil visible, lente et sans oblique, se gardant d'être excessive. Les frissons de menthe se dissimulent dans la courbe de la rivière, presque immobile dans sa transparence tempérée de brume. Les ombres des taillis et des grands hêtres surnagent et n'éteignent pas le reflet du ciel dessiné de nuages énergiques. Le vent prolonge les élans des branches en fleurs, les haies buissonnent plus bas, reprenant les arrondis et les lignes des arbres de la forêt coquette en bouquet sur le sommet de la colline. Tout parle de la fragilité et de la variation du même bleu taillé dans le vif de son sujet.

La forme des collines est familière, une sauvagerie primitive bouscule la grâce des fermes aux dimensions modestes, les routes et les chemins lorrains sont cahotants et les forêts s'appliquent à garder leur mystère quand les champs se rapprochent d'elles. Le bleu, le vert et le blanc y sont appliqués avec un trait de noir attiré par le gris : il semble que le silence de l'aube a mis en place les arbres, les buissons, les champs

et le ruisseau après que la nuit a disloqué le tout, afin de le rendre parfait pour notre œil immensément gai et l'oreille timide à prendre les frémissements d'eau et d'air.

Heinrich photographie et inscrit les lieux que nous traversons et étend ses bras vers les berges assiégées de buée dans l'unité du paysage où nous avançons, ivres comme à un voyage de récentes noces.

Là, le cocon de mousse et d'herbe rasée de près par les faux sérieuses, le foin voulu, justement lié, puis l'herbe reverdie, l'ampleur colorée des flous des esquisses, les fragments précis du terrain remodelé par l'ombre, et les motifs de la gravure des roues de chariot dans le chemin. L'horizon entier entre dans les yeux d'Heinrich et les photographies en saisissent la limite, le paysage se donne comme un vaste mouchoir peint où enfouir son visage pour y trouver les consolations des peines que nous aurons.

La beauté descend du haut du ciel, tirant les traits du nord au sud, de l'est à l'ouest des points de ses repères. Nous regardons s'alanguir les envols d'alouettes quand elles renversent sur leur passage les parfums précipités des violettes. Les entrelacs prématurés des floraisons entre les brins d'herbe s'essaient encore à être l'incarnation du jour. La brume, en créature profane, couvre les mouvements prudents des animaux des champs, et se presse vers l'éclat tranquille du clocher sur les toits rouges. Y est tout entier posé le cœur de la Lorraine : les couleurs des odeurs, les formes des bruits unis dans un même battement, pour les hommes que nous sommes alors, ignorant encore le choc des armes, insouciant presque, dans les aubépines odorantes et invisibles.

Heinrich, mieux que nous, sanctifie le vert de la prairie mais les voyelles et les consonnes de notre langue y résonnent déjà à l'envers, irritant le vol de l'oiseau, timide par nature, obligé de nous voir étrangers avec nos casques

et nos armes. C'est là un paysage français, une composition sans le tic-tac taciturne de chez nous, un azur mordant encore indemne, une aurore pour émouvoir.

Notre regard déplie soigneusement ces images puis notre traversée furieuse bouleverse le tout. Alors les bruns profonds absorbent les treblés des jaunes et les chemins se creusent en ornières et font jaillir des pierres sales. Nous faisons avancer avec nous des galops de catastrophe, dérangeant la lumière et bousculant le temps. Nous pensons peu, regardons beaucoup, attendant que se mette en branle l'aventure dont nous voulons connaître le dénouement. Curieux de ce que nous portons, nous faisons le tour de notre équipement et le rangeons après avoir dérangé le tout, rattachant notre bidon à la musette à pain, assis entre deux marches, parlant de nous comme si nous étions d'autres personnes, comprenant l'inépuisable transformation de nous-mêmes dans laquelle on nous fait entrer.

Car cela nous fascine : l'armée nous domestique, nous repérons les règles du jeu, Otto, Heinrich, Nathan et moi Simon, accrochés à l'idée qu'être ensemble allait nous dispenser de tous les heurs et malheurs. C'est de cela que nos pas sont faits, de cette naïve résistance, et les soldats qu'on va nous opposer n'ont pas d'autre consistance.

Le vieux Kraken nous asticote, son gros ventre moque nos pantalons flottants et nos vestes sans carrure, il affiche sa volonté d'aller vite, sûr de ce qu'il va expédier pour s'en retourner au plus vite. Nous, nous voulons traîner et repartir sans avoir mis le pied dans les bottes. Assis au bord du ruisseau, nous parlons de nos rivières, Otto nourrit une grenouille et bécote la tache sombre derrière son œil en lui apprenant notre langue : « *springen, Wasser, essen, Pfote...* » Kraken, croyant en imposer, jongle avec son arme et raconte comment son casque en cuir bouilli, oublié sous le lit d'une

femme, a fini en pot de chambre. Nathan, privé de son violon, invente des airs et chantonne. Beaucoup chahutent, oubliant pourquoi ils sont là, et font le coup de poing entre des parties de cartes. Les soirs tombent vite.

Huit coups à l'église nous font sursauter quand à la limite du chemin, avant le plongeon vers le nouveau vallon, une laie et ses petits passent à la hâte, sûrs de leur but. Nous ne résistons pas à ces appels et ces bonheurs d'un rien, entraînés chez nous en catimini, quand, arrimés à notre coin de campagne, nous ignorions que le temps était compté.

L'esprit vagabond, je cherche une trace laissée par Rimbaud et Verlaine, les deux poètes français que je porte dans mon cœur. Ils fanfaronnent et me poussent à la fugue mais la sentinelle me met en garde : nous sommes encore loin des lignes, ce pays n'est pas un simple paysage. Il sourit nerveusement, nous fumons ensemble, nous nous étions parlé autrefois. Ce jeune homme, fils du concierge de notre école, me laisse passer et je traverse le pré. J'entre dans le bois, sachant que je ne me perdrai pas. Un mur se dresse que je ne parviens pas à délimiter de mes seuls bras tendus. C'est un pan de roche, sous ce ciel hors d'atteinte, je devine le lissé de la pierre, une pluie fine l'ondoie, nulle saillie, nulle anfractuosité. Les peupliers, en hauts rideaux, bruissent. Près de la paroi, un chuintement de source, je prends longuement le bruit et l'espace dans une magie à moi adressée. Je pars avant que la lumière pointe. Dix jours plus tard, nous levons le camp.

C'était il y a tant de mois. Suis-je encore ce jeune homme ?

cinq

Chez nous... Quelques mois plus tôt, nous bataillons contre nous-mêmes, jeunes gens épuisant l'insouciance, vingt ans tout juste.

Le froid à nos mollets mord la vie, nous sautons de rocher en rocher, le roulement de tambour du ruisseau est à son plein débit, notre avancée court au hasard de la topographie, dans la rectitude des sapins et la cohérence de la roche, avant la mise en branle du chaos. « Nathan, Anke, Simon, Heinrich, Otto » : nos noms jetés à poumons déployés se confirment dans la dureté du granit. Cette saison est un sursis, elle nous appartient, avec les marches et les haltes dans une ferme, les pièces en un acte jouées dans la fièvre, les nuits sans dormir. Nous nous serrons les uns contre les autres sur la crête des montagnes, ne voulant que cela : nous éloigner de notre pays qui inscrit nos vies dans le pire temps qui soit, et ne jamais revenir sur nos pas.

Nous gravissons la Zugspitze. Heinrich photographie avec son Kodak à soufflet rouge : Anke, couronnée de neige dans des habits de garçon, Nathan, un bâton de marche dans ses doigts de violoniste, Otto, sans répit, et moi manquant de tomber en écrivant ce qui se fait. Nous cinq, riant et redoutant le désastre, un de ceux qui engloutit régulièrement

toute une génération. L'abandon à l'air du temps nous emporte, une épreuve dont nous espérons revenir, une adversité non choisie, dans des habitudes ancestrales, contre des Français dont nous devinons pourtant la fraternité.

Nathan fait rire la compagnie. Son regard s'étonne de tout, il joue du violon, sa mère l'accompagne avec cette grâce des personnes qui s'apprécient à travers la musique et que nous envions. Il s'en sortira toujours, pense la famille avec les professeurs. Le jour de son anniversaire, le père fait un discours : avec son talent de musicien, Nathan gagnera de l'argent. Grand-père opine, chacun attend un morceau de prodige pour soulever l'âme, mais Nathan, beau et droit, ne joue pas l'amuseur.

Heinrich excelle en mathématiques et fait de la photographie. Son profil parfait, il a dû le tracer lui-même, on s'attend à ce qu'il change encore l'ourlé de ses oreilles ou la hauteur de son cou, tant il est un projet de lui-même suspendu à demain. Son père et sa mère ne parlent pas beaucoup, mais un fils, c'est la vie qui se déroule devant vous, il suffit de regarder le temps faire son œuvre... Et puis c'est drôle un enfant, ça a le nez de sa mère, c'est fort comme le grand-père, c'est joyeux comme l'oncle Garten, ça aime la tarte aux myrtilles comme tout le monde, et pourtant c'est quelqu'un d'autre.

Heinrich sera certainement un homme de devoir : le père, lui, travaille dur, soucieux de l'estime de tous. Heinrich, sur les photographies, dans le réduit où nul ne pénètre, révèle des monstres exacts, tirés de la confusion dans laquelle nous sommes empêtrés.

Moi Simon : on me trouve un profil wagnérien alors que je mourrais d'aller écouter encore *Parsifal*, tant j'en déteste les augures. J'écoute et ris quand il faut rire, donne un point de vue quand on me le demande. Un danger semble venir

de moi, cela se dit, on ne sait s'il touchera les autres ou me détruira seul. J'attends.

Anke, notre amie, est si belle. Elle hait tout autant l'église, la table de famille, l'armée, l'école, car si nous nous laissons prendre, nous serons foutus. Elle considère tout avec hauteur, sans rien toucher, ni la collection de montres de *Vater*, ni les tentations de toutes sortes qui cachent des menaces... Elle voudrait que son père se demande, une bonne fois pour toutes, quel jeune homme il a été et qu'il a enterré sans qu'il y comprenne rien.

Anke finira par perdre ce rire qui dérange : les parents le souhaitent. Heinrich dit qu'être indocile comme elle l'est, cela épuise.

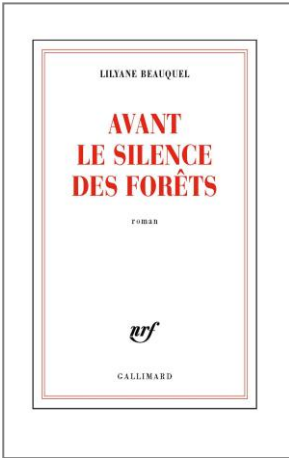
On pourrait faire le gros dos et être tranquilles encore un temps. Nathan et Anke nous font la lecture et prennent la voix de Zarathoustra : « Ressemble de nouveau à l'arbre que tu aimes, à l'arbre aux larges branches : il écoute silencieux, suspendu sur la mer », Anke répond tristement : « Malheur à cette grande ville ! — Je voudrais voir déjà la colonne de feu qui l'incendiera ! Car il faut que de telles colonnes de feu précèdent le grand midi. » Ainsi, partout est donné raison à cette fragilité du pays, comme si l'on voulait nous pousser dans le vide.

Otto, le fils des plus pauvres, lunaire, prompt à s'enfuir dès que nos questions le font rougir, rit comme il pleure, mince comme une fille, les épaules en avant, journalier de la tâche la plus ingrate payée de petite monnaie. Il est un ours inquiet, à l'arrêt sur la glace prête à rompre. Son regard et ses mains ouvertes confirment son air fantasque, avec son nez tourné vers le vent.

Nous voilà donc, nous cinq, faisant notre bruit.

Nos maisons, fermes ou masures, bien que dissemblables, se regardent, et, de nos fenêtres, nous voyons les fenêtres de

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Avant le silence des forêts Lilyane Beauquel

Cette édition électronique du livre
Avant le silence des forêts de Lilyane Beauquel
a été réalisée le 11 juillet 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070133567 - Numéro d'édition : 182472).

Code Sodis : N49043 - ISBN : 9782072442902

Numéro d'édition : 232447.